



Concevoir le futur, concevoir la langue

Texte de l'intervention d'Emmanuelle Lescouet à la journée d'étude « Présent(s) de la science-fiction : évolution et diversification du genre à l'époque contemporaine », le 20 mai 2022 à l'université d'Aix-en-Provence.

Introduction

La science-fiction est souvent considérée comme une lecture de divertissement, voire une paralittérature. Cependant, elle est aussi – avec les autres genres de l'imaginaire – une lecture dont l'actualisation, au sens fort d'Umberto Eco, demande une plus grande implication cognitive, comme expliqué par Landragin, et je cite :

Le lecteur de SF doit ainsi passer d'une illusion à une autre, d'une hypothèse à une autre, ce qui nécessite un travail cognitif, c'est-à-dire une vigilance envers les indices qui sont autant d'éléments pouvant rejoindre sa xéno-encyclopédie. Ceci s'ajoute sans se confondre au plaisir procuré par l'immersion dans le monde imaginaire construit

par l'auteur (plaisir qui relève du *sense of wonder*). On en vient donc à parler de « *sense of reading* » qui caractérise en définitive le processus de lecture de la SF moderne. (2018, 144)

Landragin poursuit d'ailleurs :

Pour Nicole Guilleux, qui s'intéresse aux récits utopiques, « *la langue imaginaire sert surtout à signaler en même temps qu'à authentifier le récit utopique, dont la crédibilité est sans cesse minée par l'écart entre cet univers fictif et le monde réel commun à l'auteur et à ses premiers lecteurs. Dans le même temps, elles constituent aussi le moyen d'accréditer l'existence des utopiens comme êtres doués de langage* ». Ce qui est vrai du récit utopique l'est aussi de la science-fiction et de la fantasy : une langue naturelle inventée fait « vrai », par sa cohérence et sa plausibilité, et participe, de fait, du *sense of wonder*. (2018, 124)

En effet, si de nombreux éléments entrent en ligne de compte dans la constitution du *sense of wonder*, nous allons aujourd'hui nous concentrer sur l'importance de la langue dans la littérature de science-fiction. Elle accompagne souvent des effets de *novum*, permettant d'introduire de nouveaux éléments factuels dans l'univers créé comme, par exemple, des dénominations de faune et de flore, des effets de langage ou des détails technologiques.

Roland C. Wagner le précise ainsi : « *le jeu sur le vocabulaire permet d'accentuer le décalage à peu de frais* ».

Ainsi les races aliens ont des noms inconnus et les technologies qui leur sont empruntées également, mais par effets de langue, renseignés ou pas, elles apparaissent comme parfaitement plausibles et intégrées au syncrétisme discursif.

Il semble en effet possible d'imaginer le futur de la langue, mais également des manières de parler, de communiquer, comme il l'est pour d'autres pans de la société et de la culture humaine. C'est ce qui va nous intéresser ici.

Si certaines œuvres emploient les langues fictives comme simple élément de descriptions, d'ajout, certaines développent bien plus le propos. Au-delà des créations de langues fictives, comme on peut facilement en avoir en fantasy, il est possible de penser des langues performatives. Si dans *Battle of the Linguist Mages*, de Scotto Moore (2022), ce sont des contractions linguistiques qui permettent de créer des effets, des pouvoirs proches de la magie, mais construits « scientifiquement » via la compréhension des ondes neuronales et d'autres effets psychiques, la langue est parfois présentée comme une évolution de la nôtre. Elle permet alors d'informer de quelle manière la société a évolué.

C'est cet angle-là qui va me retenir, bien que l'ensemble puisse ici venir informer notre démonstration.

Parmi les nombreux exemples qui seraient mobilisables, je vais me concentrer sur *Chroniques du Pays des Mères*, d'Élisabeth Vonarburg².

Tout d'abord, laissez-moi vous présenter Élisabeth Vonarburg. C'est une autrice québécoise – bien qu'elle soit née en France –, qui écrit des textes de science-fiction et de fantasy. Élisabeth Vonarburg s'intéresse fortement aux questions sociales, notamment féministes, aux questions du corps et de leurs inscriptions dans la société. Elle anime fréquemment des ateliers et des formations d'écriture.

Chroniques du Pays des Mères est tout d'abord paru au Québec en 1992, chez À Lire. Puis, en France, plus récemment, chez Mnemos Édition, en 2019.

Aussi, pour le bien de cette présentation, les pages citées sont issues de l'édition française.

Dans ces *Chroniques*, nous suivons Lisbeï, et ce, dès sa plus tendre enfance (« Elle a cinq années » p. 20). En effet, nous la rencontrons à l'âge de trois ans et la suivons jusqu'à son âge adulte et son indépendance.

Lisbeï grandit dans la Capterie de Bethely où elle va découvrir, à peine adolescente, un carnet dans de vieilles ruines. ; carnet qui va se révéler d'une importance capitale !

Alors que Lisbeï est élevée et instruite pour devenir cheffe de cette ville-communauté, une grande enquête s'ouvre pour établir la valeur du texte : le carnet serait-il un témoignage d'une des compagnes de leur messie, Elli ? Est-ce une découverte fondamentale pour leur société, ou un faux ? Qu'en faire et faut-il rendre cette information publique ?

Par cette découverte, Lisbeï va être entraînée dans des événements qui la dépassent, et elle au fur et à mesure de ses réflexions, et commencera à mener des études de philo-linguistique et d'archéologie pour continuer à interroger les fondements de ce monde. Comme le carnet est ancien et répond à plusieurs époques de la vie de Halde, il est déjà possible d'y observer des variations !

Et maintenant, ce que Lisbeï voyait aussi dans le carnet, ce n'était pas tellement l'histoire de Garde, qu'elle connaissait déjà malgré les variantes introduites par Halde, mais surtout la confirmation de son autre intuition : les légendes peuvent être vraies, les histoires être de l'Histoire. Elle était la première à savoir la vérité, dès le lendemain la

² À paraître déconstruction du dogme

vérité se répandrait à partir d'elle, autour d'elle... (Vonarburg 2019, 153)

Fausses ? Vraies ? La Garde de Hallera, celle de Halde ? Vraies toutes les deux, fausses toutes les deux ? Je ne sais pas. Je ne sais plus ce que je crois – ou ce que je ne crois pas. (Vonarburg 2019, 169)

Après vous avoir présenté Lisbeï, il est sans doute temps de vous parler, même rapidement, de l'univers du roman : après le Déclin, qui correspond peu ou prou au XXI^e siècle, des catastrophes naturelles et industrielles ont mené à des mutations – mutations notamment décrites dans le préquel des *Chroniques du Pays des Mères*, *Le silence de la cité* – les hommes sont de moins en moins nombreux et dominant, au temps des harems, des communautés de femmes.

Puis, ces sociétés se renversent, notamment sous l'impulsion de Elli (l'Eliza du *Silence de la cité*, transformée en messie par la légende).

Le système du Pays des Mères repose sur une organisation en Familles correspondant à nos villes contemporaines, où les humaines se rassemblent et partagent l'organisation du travail et du quotidien. Chacune est dirigée par une Mère ou Capte, qui incarne symboliquement la Mère de tous et toutes, mais surtout, exerce un rôle décisionnaire important. Elle est épaulée par une Médecine, équivalent d'une cheffe scientifique, notamment pour toutes les questions biologiques, et d'une Mémoire qui, elle, est une cheffe spirituelle généralement investie d'un pouvoir religieux vis-à-vis de la parole de la prophétesse de ce monde citée précédemment, Elli. Son rôle dépasse celui de simple enseignante, comme le dira Mooreï, la Mémoire de Béthély :

La véritable tâche d'une Mémoire, c'est de ramener le passé au jour, pas de l'embaumer dans des copies interminables, des listes et des inventaires. (Vonarburg 2019, 151)

Au début des *Chroniques*, le monde est un matriarcat où des cités-États vivent en bonne harmonie, ou presque. Ces cités sont toutes organisées à partir des préceptes de Garde, leur Grande prophète, qui a d'ailleurs été mise à mort par les dirigeants des harems avant de ressusciter – en bonne figure christique –, notamment grâce à ses mutations.

Or, cette religion est à la base du rejet des hommes et de leur mise en marge de la société, des principes d'éducatons, etc. Une religion basée sur des textes sacrés, notamment des témoignages de procès tenus à présent en des temps lointains.

Alors quand ces *Chroniques* dévoilent une Lisbeï de 13 ans découvrant dans les souterrains de Béthely le carnet d'une autre compagne de Garde, cela pose de nombreuses questions... et notamment sur les fondations du Pays des Mères

qui, jusque-là, est validé par des traditions ancrées et peu questionnées, ce qu'Irène Langlet décrit ainsi : « l'idéologie petite-bourgeoise adopte l'apparente évidence du naturel, de « ce-qui-va-de-soi », qui a toujours-déjà eu cours » dans son article les mythologies au miroir du futur.

Nous allons avoir l'occasion d'en reparler très très vite, mais auparavant, revenons un moment à nos questions linguistiques !

Comme Landragin l'affirme, dans *Comment parler à un alien* :

Pour volontairement et facilement suspendre son incrédulité à la lecture d'une œuvre de SF, il faut que celle-ci soit cohérente, rationnelle et scientifiquement plausible. Ce qui est valable pour les sciences et les techniques l'est aussi pour la linguistique. (2018, 45)

Cette construction donc permet une lecture conjecturale au sens d'Angenot : tous ces éléments viennent nourrir l'univers dans sa cohérence et dans son immensité.

Le récit qui en est offert appelle lui-même une lecture *conjecturale* : le lecteur n'applique pas au récit des paradigmes préexistants dans son monde empirique et cognitif, il présuppose une intelligibilité paradigmatique qui est à la fois nécessaire et illusoire. L'activité du lecteur se déplace nécessairement de la succession syntagmatique des mots dans les phrases à un ailleurs du discours: les paradigmes sémantiques (et dès lors, les modèles théorico-pratiques) qui sont censés conférer au texte son intelligibilité. (Angenot 2013, 218-219)

Pourquoi alors penser la langue en science-fiction ?

Avant de plonger véritablement dans le cœur de l'analyse des évolutions linguistiques proposées par le roman, arrêtons-nous sur l'intérêt de penser la langue en science-fiction.

Au-delà de penser les langues des aliens, et de comment, c'est-à-dire de quelle manière et en utilisant quelle technique linguistique ou technologique nous allons pouvoir communiquer avec elleux, il est important de penser comment NOUS – êtres sentients, habitants de la planète Terre – allons parler, allons communiquer.

Les langues sont en perpétuel mouvement, elles évoluent. Il n'y a qu'à penser aux variations entre le français et l'ancien français, mais aussi au français moderne.

Des variations qui sont peut-être plus encore visibles, ou devrais-je dire, audibles au quotidien quand on pense aux changements au cours de notre propre temps de vie. Il est alors très probable, que ce mouvement se poursuivre !

Souvent, nous pouvons penser à de grands classiques du genre comme 1984 d'Orwell, où les évolutions de la langue viennent informer la société.

Si nous pouvons, à la suite de Chomsky, considérer que la langue reflète les tendances sociales, et qu'en échange elle influe les manières de penser, penser son évolution devient véritablement fondamental.

La philolinguistique dans l'intrigue

Dans le Pays des Mères, les langues européennes ont évolué en se regroupant, le litale devenant une langue latine syncrétique et le frangleï... comme son nom l'indique, mélangeant le français et l'anglais.

Et comme Lisbeï participait à la conversation – en contrôlant encore mal son frangleï parlé, à l'époque – quelqu'une remarqua son usage des terminaisons féminines là où, pour les hommes, les autres utilisaient des terminaisons masculines : historien, patrouilleur, chercheur, enfant, bébé, médecin... Elle répliqua que le frangleï contenait plus d'archaïsmes que les autres langues du Pays des Mères. (Vonarburg 2019, 232)

Lisbeï porte tout de même un regard très négatif sur cette langue, encore archaïque pour elle :

Elle est venue m'accueillir, une bébé d'à peine deux années sur un bras et une autre accrochée à son autre main. (Ça fait trop bizarre de dire "un bébé" comme elles le font à Wardenberg. Le frangleï est vraiment une langue archaïque !)
(Vonarburg 2019, 226)

Bien qu'une langue du Nord soit mentionnée, ce sont ces deux langues, le litale et le frangleï, qui sont montrées dans ces *Chroniques*. Des langues qui ont évolué dans le temps. Il est d'ailleurs intéressant de noter comment les conservations d'ouvrages posent alors la question de leur compréhension. Dans ces *Chroniques*, des centres de conservation des œuvres se consacrent, entre autres, à des travaux de traductions. Ainsi, le centre universitaire de Wardenberg forme ses Archivistes à comprendre ces évolutions pour traduire au mieux les textes trouvés par les archéologues du Pays des Mères.

Ainsi, lorsque Lisbeï trouve le carnet de Halde, le temps a passé depuis sa rédaction, ce qui rend le frangleï utilisé particulièrement obscur. Ce n'est qu'à l'aide d'une traduction que celui-ci pour être véritablement être étudié.

Comme la langue est ancienne – très ancienne – cette opération est particulièrement ardue, et comme il s'agit d'un texte informant la réalité historique de faits religieux, il est fondamental que le texte final, officiel et diffusé soit le plus juste possible, mais aussi le moins susceptible d'être soumis à (mauvaise) interprétation.

Au cours du roman, on peut remarquer certains mots non-« traduits » en français. Par exemple, les noms de mois :

« De la neige en décème ! était pourtant en train de dire Mooreï d'un air préoccupé. [...] elles ont eu deux ou trois fois par hiverne depuis quelques années, mais elles sont beaucoup plus haut que nous. (Vonarburg 2019, 80)

Comme bientôt, les fêtes de la mi-avrilie (Vonarburg 2019, 224)

Grâce à cette proximité lexicale, il est alors possible, pour le lecteur et la lectrice, de reconnaître ces constructions linguistiques. La distance créée dès le début du roman, alors que Lisbeï est encore trop petite pour que nous voyions par ses yeux les enjeux sociaux de ce monde, permet déjà de situer l'ensemble. Avant même que cette langue, le frangleï, ne soit nommé par la petite Lisbeï, le lecteur et la lectrice comprennent que nous nous trouvons dans un futur anglo-français.

Une des questions actuelles qui m'intéresse ici, c'est la féminisation de la langue. Ces dernières années – et même décennies –, la langue française a questionné l'importance de la féminisation de la langue, des noms de métiers comme pronoms, mais aussi à interroger la place du masculin-neutre ou encore de possibles pronoms neutres. Je ne vais pas ici creuser cette question pour notre société contemporaine, Néanmoins... le raccourci est aisé.

La langue comme accompagnement des évolutions sociales

Comme dans nos sociétés, la place des genres dans la langue des *Chroniques* est importante pour la représentation mentale qui est faite des choses. Ainsi, dans ce monde où les hommes vivent en marge, effectuant des travaux de force et allant de ville en ville pour mettre à disposition leur patrimoine génétique, le masculin a une valeur moindre que le neutre-féminin.

Dès les premières lignes du roman, le neutre-féminin vient indiquer que ce monde est un matriarcat :

(...) ce devait absolument être un garçon. Comment aurait-on fait s'il n'y en avait pas eu ? « Il y en a toujours un », avait dit la gardienne ; son intonation attristée avait confirmé aux petites posta le statut inférieur des garçons. (Vonarburg 2019, 43)

Ainsi dès les premières pages, la petite Lisbeï, encore très jeune enfant, se passionne pour les papillonnes et les cheales, tout comme elle essaie de comprendre pourquoi certaines humaines sont mâles.

(...) de regarder passer les idées dans sa tête comme des papillonnes colorées (Vonarburg 2019, 28)

Elle a cinq années et elle joue toute seule, tranquille. Elle s'est habituée, et même de commencer à penser qu'elle a choisi elle-même d'être seule. Ce n'est pas comme Rubio, Turri et Garrec qui jouent toutes seules aussi dans un autre coin – mais on dit “tout seuls” pour Rubio, Turri et Garrec ; on dit “ils” ; on dit “les garçons”. (Vonarburg 2019, 20)

L'absence de masculin pour la plupart des professions vient empêcher, ou du moins faire obstacle à leur accession à ces emplois : la représentation mentale dans ces places étant quasi-inexistante. Ainsi, si la cheffe est une Mère (la Capte de la communauté), comment pourrait-elle être un homme ?

La compréhension de ces enjeux est au cœur de l'éducation militante de l'héroïne : si elle questionne bien plus des points théologiques au début du texte, elle les lie rapidement aux questions politiques.

Mais il lui est très naturel que les hommes – et le masculin au sens large – soit « moins bien », moins utile.

Comment, les garçons n'étaient pas des mosta ratées ? (Vonarburg 2019 42)

Ce n'est qu'en arrivant à l'université qu'elle est confrontée à l'absence ou presque d'hommes, et la difficulté pour eux de mener la même existence qu'elles. Elle est plus largement confrontée au mépris linguistique.

Livine, en plaisantant à demi, dit que le frangleï contenait simplement moins de reliques contradictoires des Ruches et de leur application fanatique à refaire le monde de toutes pièces comme si rien n'avait existé avant elles. (Vonarburg 2019, 232)

Ce n'est qu'alors qu'elle commence un parcours de déconstruction :

(...) la conversation à la fête d'Ysande l'avait rendue trop consciente des biais linguistiques contradictoires de Wardenberg, où l'on disait

couramment au féminin, comme partout au Pays des Mères, que femmes et hommes étaient *toutes égales* en Elli (Vonarburg 2019, 233)

Tout le système du Pays des Mères découle des textes sacrés mentionnés précédemment. C'est par le témoignage de Hallera qu'elles comprennent et appliquent les préceptes de Garde, et donc d'Elli. Mais tout cela peut être remis en question en fonction de l'interprétation du nouveau carnet découvert : Garde n'était qu'une humaine, une militante et une révolutionnaire, mais pas une prophète avec des pouvoirs divins. Pas plus qu'elle n'était particulière : selon les traductions qui peuvent être faites, la langue peut déjouer les enjeux métaphoriques pour dévoiler des pans d'histoire.

De proche en proche, ce serait tout le Pays des Mères qui en serait altéré, et pour quoi ? Pour satisfaire la curiosité de quelques-unes ?

Langue et narration en miroir

Le développement de l'intrigue accompagne l'évolution de Lisbeï, mais il accompagne surtout sa quête de connaissance. D'abord autour du carnet de Halde, comme nous l'avons vu. Puis, alors qu'elle termine ses études, Lisbeï parvient à faire financer des fouilles, des recherches (ce qui est aussi compliqué ou presque que dans nos propres sociétés).

Dans ces recherches – et je passe rapidement sur les rebondissements qui y mènent –, elle va découvrir de nouveaux textes, et plus particulièrement des livres de notre époque.

Les livres permettraient d'évaluer la date de construction du site (que Kélyls avait aussitôt appelé "le Musée", un terme du Déclin dont elle leur expliqua le sens) : aucune date de publication n'était postérieure à 2120.

Mais c'était quand, "2120" ? 2120 par rapport à quoi ? (Vonarburg 2019, 341)

Or, ces ouvrages et leurs écrits lui sont incompréhensibles, tant la langue a changé. Lisbeï questionne d'ailleurs cette distinction entre français et anglais, qui pour elle sont une seule et unique langue. On sent bien ici les tensions linguistiques qui existent au Québec.

La féminisation présentée ici est particulièrement extrême, et les enjeux décrits à la fin, les débats entre institution et usage sur la masculinisation de certains mots, et notamment de noms de métiers, sont douloureusement d'actualité, alors que les *Chroniques du Pays des Mères* ont été écrites... au début des années 90 ! Dans ces *Chroniques*, la langue devient un des enjeux immédiats de la lutte

des hommes pour l'égalité (à l'opposé de ce que nous pouvons vivre) : elle est l'élément symbolique et marquant qu'il est en leur pouvoir de faire évoluer.

Cette langue; et ses mutations, sont ici l'illustration, cet accompagnement, tant des concepts politiques que des évolutions de la société. C'est par elle, notamment, qu'il peut être donné au lecteur ou à la lectrice de comprendre le fond des tensions de cette société. Plus encore, cette féminisation vient déplacer le regard sur la langue parlée actuelle, puisque tout le roman est en français actuel, mais au féminin. Cette variation sur l'habitude crée dans un premier temps un sentiment d'étrangeté, un décalage faisant tout à fait écho au décalage minimal théorisé par Marie-Laure Ryan (1997), tout en le forçant dans la matière textuelle elle-même, aliénant le texte pour son lecteur ou sa lectrice.

Bibliographie

- Angenot, Marc. *Les Dehors de la littérature. Du roman populaire à la science-fiction*. Paris: Honoré Champion, 2013.
- Bréan, Simon. « Hanter la machine : reconquêtes de la conscience humaine dans le cyberpunk à la française ». *ReS Futuræ. Revue d'études sur la science-fiction*, n° 10 (30 juin 2017). <https://doi.org/10.4000/resf.1028>.
- Eco, Umberto. *De Superman au surhomme*. Traduit par Myriem Bouzaher. Paris: Grasset, 1976.
- Landragin, Frédéric, éd. *Comment parle un robot ? les machines à langage dans la science-fiction*. Parallaxe. Saint-Mammès: le Béliat', 2020.
- — —, éd. *Comment parler à un alien ? langage et linguistique dans la science-fiction*. Parallaxe. Saint-Mammès: le Béliat', 2018.
- Langlet, Irène. *La science-fiction: lecture et poétique d'un genre littéraire*. Collection U. Série Lettres. Paris: A. Colin, 2006.
- Lescouet, Emmanuelle. « Gestes de lecture numérique et lecture immersive de science-fiction ». *ReS Futuræ. Revue d'études sur la science-fiction*, 2023.
- — —. « Penser l'archéologie comme destruction du dogme dans les littératures de l'imaginaire ». Rennes, 2022.
- — —. « Premier repas, assimilation dans l'environnement syncrétique », 11. Rennes (France), 2021. https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/25806/Lescouet_premierrepas_boiremanger_rennes.pdf?sequence=1.
- — —. « Quels choix face à une IA gouvernante ? » In *10ème Colloque Stella Incognita : Pouvoir(s), responsabilité et cas de conscience en science-fiction*, 2022. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/26513>.
- Ryan, Marie-Laure. *Narrative as Virtual Reality 2*. Baltimore: Johns Hopkins UP, 2015.

Saint-Gelais, Richard. *L'empire du pseudo : modernités de la science-fiction*.
Littérature(s) 16. Québec: Nota Bene, 1999.

Sully, Justin, et Michael Ryan. « Implied Author/Reader ». In *The Encyclopedia of Literary and Cultural Theory*. Hoboken, NJ: Wiley-Blackwell, 2010.

Vonarburg, Elisabeth. *Chroniques du pays des mères*. Val d'Oing: Mnémos, 2019.